

*Jean-Bernard Vuillème*

**Aux nuits  
peuplées de songes  
succédaient  
des journées de labeur**



***Hommage  
au peintre et graveur  
André Evrard***

Illustration de couverture d'après la photo originale de Jacques Bélat pour la monographie **Evrard** (Infolio éditions, 2015, p. 192)

En fin d'année ou en début d'année, il y avait dans le courrier une enveloppe où je reconnaissais au premier coup d'œil l'écriture d'André. Je l'éloignais du flot des vœux convenus, non pour l'écarter, mais au contraire pour la considérer ensuite avec attention, de la même manière que l'on met de côté, pour mieux le savourer, un morceau particulièrement apprécié dans une assiette bien garnie. J'ouvrais enfin précautionneusement cette enveloppe pour en extraire, ensermée dans une feuille de papier, une gravure d'une infinie délicatesse. Elle était accompagnée, sur une face de ce papier qui la contenait, de quelques mots à la graphie anguleuse. C'étaient de simples vœux, sobres et sincères, invariablement clos, année après année, par le mot amicalement. Il n'y avait qu'un André parmi mes amis proches, mais il ajoutait par prudence la lettre E, André E. Comme si cette gravure aurait pu être l'œuvre d'un autre André... Depuis sa jeunesse, il était attentif aux lettres afin de ne pas être confondu ; je l'entends encore expliquer l'ajout de la lettre r à son nom de famille parce qu'il avait dû entamer son parcours en présence d'un encombrant homonyme, un artiste-peintre à l'œuvre respectée et respectable, un autre André Evard formé comme lui à l'École d'art de La Chaux-de-Fonds, décédé à 96 ans, en 1972, quand la carrière d'André Evrard prenait son envol.

J'ai reçu une vingtaine de ces vœux somptueux au rendez-vous du Nouvel-An, avec une régularité qui ne me surprenait plus. L'absence de cet envoi m'aurait alarmé, indiqué que quelque chose s'était brisé dans le rythme de la vie d'André. Car c'est ainsi que je le connaissais, allant et venant chaque jour avec une régularité de métronome de son domicile de Colombier à son atelier de Neuchâtel, dans une charmante maisonnette au confort rudimentaire tapie au creux d'un petit parc public, non loin de la Collégiale. André revendiquait cette manière

modeste et acharnée de mener sa vie d'artiste, loin de l'agitation, des flonflons égotiques et des m'as-tu-vu comme je créée. Il était pourtant l'un des rares Neuchâtelois ayant fait le choix de vivre de son art sans métier d'appoint, option sans concession que le soutien de son épouse Maryse rendait possible. Discret, mais loin d'être muet, André parlait volontiers de son parcours. Plus d'une fois, il avait évoqué devant moi la réaction de son père lorsque, adolescent, André répondait sans hésiter « artiste-peintre » à la question de savoir comment il envisageait son avenir. Son père, un horloger ayant accompli pendant trente ans le parcours de son domicile à l'usine, ne s'était pas moqué de pareille ambition, mais il avait exigé que son fils apprenne d'abord un métier. Alors âgé de quinze ans, le futur artiste s'était astreint, de 1951 à 1955, à un apprentissage de photolithographe mené parallèlement aux cours du soir de l'École d'art de La Chaux-de-Fonds. Il a pratiqué ce métier, notamment à Vevey, durant une dizaine d'années, avant de se lancer à temps plein dans la peinture et la gravure après avoir obtenu une Bourse fédérale des beaux-arts en 1963.

Cette exigence paternelle correspondait à la personnalité d'André. En tout cas, je ne l'ai jamais entendu s'en plaindre. Non seulement, le savoir-faire acquis dans cette activité de photolithographe aura probablement contribué à le hisser au rang d'un maître de la gravure, mais la régularité et la modestie de l'artisan se sont encore parfaitement accordées à la folle obstination de l'artiste. André Evrard conjugue à mes yeux si bien les qualités de l'artisan et de l'artiste que le néologisme « artistan » me semblerait lui convenir, ce mariage parfait d'une compétence artisanale et d'une quête esthétique et spirituelle. Il me semble qu'André a toujours pratiqué son art comme un métier, non pas soumis à des rythmes dictés par des inspirations soudaines, mais à une nécessité intérieure ne tolérant aucune fantaisie quotidienne. Il se peut toutefois que l'apparente sérénité de ces rythmes métronomiques n'ait été qu'un masque plaqué sur une inquiétude, voire le moyen le plus efficace de tenir la dépression à distance. André Evrard n'était

pas ce qu'on appelle un joyeux drille. Je me sentais proche de son scepticisme fondamental doublé d'une capacité à savourer pleinement quelques moments privilégiés, qu'il s'agisse d'un concert de musique ou d'une promenade ou encore d'un repas entre amis. C'est d'ailleurs grâce à un ami trop tôt disparu, le photographe Éric Gentil, que j'ai eu le privilège de faire vraiment la connaissance d'André au début des années 90. Nous nous réunissions, au moins une fois l'an, pour une excursion ou une promenade, et parfois la visite d'une exposition, toujours ponctuées d'un repas à quatre. Il y avait Éric, le médecin Willy Buss souvent de retour d'une mission pour le CICR, André et moi-même. C'était devenu une bonne habitude, un rituel presque, et puis nous n'avons plus été que trois après la tragique disparition d'Éric en 2002, et plus que deux depuis avril 2021...

Parmi les œuvres que m'adressait André au début de chaque année, figure une gravure intitulée « Homm. à Éric », portant le numéro 11 sur 21 tirages. Elle appartient, comme l'œuvre entière d'Evrard, au domaine de l'abstraction. A vrai dire, je peine à la décrire et à l'interpréter. Sur un fond d'un noir soutenu, des formes oblongues plus claires, de largeur variable, évoquant des traits lumineux, semblent parcourir la noirceur du monde dans un mouvement de chute ; ces traits s'inscrivent dans un rectangle tracé dans la nuit, et ouvert du côté gauche, symbolisant peut-être le viseur d'un objectif où le photographe captait des traits et des grains de lumière dans l'épaisseur de l'obscurité. Peut-être... L'œuvre d'André, toute de rigueur et de finesse, manifestation aussi bien d'un savoir-faire que d'un savoir-être, ouvre des espaces singuliers à coup de linéaments patiemment et savamment tracés et de couleurs comme issues, discrètes et immanentes, du tréfonds des univers explorés ; elle nous installe dans des espaces infiniment habitables, en apesanteur, loin du monde des routines et des conventions. Ainsi cet homme au quotidien si prévisible d'honnête artisan gagnait-il chaque jour son atelier en quête des territoires de l'esprit et de leurs mille développements et variations formelles ; son mode de

vie régulier, discipliné, était seul susceptible d'en ouvrir les portes. Mais sa main experte n'avancait pas au hasard, elle reproduisait minutieusement des « petits dessins » préfigurant l'œuvre peinte, ou gravée, une sorte d'image mentale presque saisie sur le vif. Une telle démarche semble impliquer un Evrard aux nuits agitées, ou extatiques, peuplées d'inspirations, de cadences visionnaires qu'il s'agissait de capturer pour mieux les révéler dans le laboratoire artistique qu'était en fait son atelier. Aux nuits peuplées de songes succédaient des journées de labeur.

« Je suis un peintre abstrait, disait volontiers André, mes tableaux, mes aquarelles et mes gravures participent de l'aventure de l'abstraction et je n'ai jamais eu envie d'en vivre une autre ». Il prononçait ce genre de phrase lors de nos ultimes rencontres, en même temps qu'il se félicitait d'avoir pu mener dans les années 1970 à 1990 le combat pour trouver la reconnaissance minimale dont un artiste a besoin pour vivre son art, et même vivre de son art, chose qui lui aurait semblé quasi impossible trente ans plus tard. J'aimerais aujourd'hui lui poser quelques questions sur les titres aux noms parfois énigmatiques de nombre de ses œuvres, souvent suivis de chiffres romains évoquant des séries. Par exemple l'eau forte qui orne mon salon, intitulée QATAR (1998), ou encore ABER, CEPHALÛ, DECARYTHME, CEDURE, EOLE, LAHORE, KNOSSOS, RICERCARE, NAOS et j'en passe. Drôle d'artisan que cet artiste arrimé à son atelier pour mieux voyager dans des contrées sonnantes comme autant de mots rares souvent nimbés de mystère, que cet obsédé de perfection et de minutie investi dans de pures vues de l'esprit. Je lui aurais par exemple demandé, André, pourquoi CEPHALÛ t'a-t-il pris la tête ? ABER, estuaire de Bretagne ou objection d'Allemagne ? As-tu mis les pieds dans un autre LAHORE que celui que tu donnes à voir ? De quel QATAR nous parles-tu ? Le NAOS de quel sanctuaire t'a-t-il inspiré ? Il aurait ri, je pense, d'un rire amusé à la fois de mes questions et des réponses qu'il allait fournir. Le rire d'André.

Perdre un ami, c'est aussi perdre les réponses aux questions qui se sont noyées dans les méandres de l'apéritif, ou de la digestion, parce que d'autres étaient venues, plus urgentes, mais que l'on a depuis longtemps oubliées. Ne plus pouvoir demander ce qu'on a oublié de demander ni dire ce qui ne nous est pas venu à l'esprit ou alors trop tard, toute existence vécue. C'est accepter le silence evrardien d'une toile imposant son évidence.

Jean-Bernard Vuillème

*Jean-Bernard Vuillème, écrivain, journaliste, critique littéraire, qui vit et travaille à La Chaux-de-Fonds, est l'auteur d'une œuvre originale et diversifiée comptant notamment une bonne vingtaine de romans, récits, enquêtes et essais, dont la valeur a été saluée par une gerbe de prix littéraires et récemment encore par le Prix de l'Institut neuchâtelois, pour l'ensemble de sa carrière. Une distinction qui avait aussi honoré André Evrard, peintre et graveur, son ami aujourd'hui disparu.*

*Dans ces quelques pages inédites, l'artiste de plume rend à l'artiste plasticien un hommage représentatif de la sensibilité, de la constance et de la profondeur volontiers teintée de malice qui ont nourri leur amitié et qui imprègnent durablement leur œuvre.*

*Une bien belle fleur à tous ceux qui les apprécient, pour marquer le premier anniversaire de la mort d'Evrard, en ce printemps 2022.*